

LES PICARD, MAÎTRES DU FEU

# Transformer le fer en or



FERRAGE DES BOUFS DANS LE DACRYNE

**E**n ce jour de novembre 1724, le vieil Antoine Picard a rameuté tous les membres de sa famille à son côté. Femme, fils, filles, gendres et brus, les domestiques et aussi maître Dessables, le notaire auquel il confie ses secrets depuis tant d'années; en tout, une vingtaine de personnes entourent le patriarche.

Antoine sait que sa dernière heure va bientôt sonner, aussi, afin d'éviter que sa famille s'entre-déchire pour des bouts de tissus ou des pots à six sous, il les a fait venir en son logis pour dresser devant eux l'inventaire de ses biens. Comme le temps presse, il laisse de côté les menus objets et ne s'en tient qu'aux biens les plus précieux. Malgré cela le notaire remplit sept pages de registre pour en venir à bout, signe que maître Antoine n'est pas n'importe qui; il compte parmi les plus riches habitants de Genas, où sa famille est implantée depuis une éternité. En sept pages défilent des veaux, des vaches et des cochons, 240 moutons, un troupeau de meubles en noyer remplissant chaque pièce. De l'or aussi: 800 livres de louis, serrés dans une cassette dont il a toujours gardé la clé; sa femme elle-même ne l'a jamais touchée. Enfin maître Picard termine par sa forge; c'est à elle que le clan doit sa richesse et sa notoriété. Sur son feu tous les fils de la maison ont appris l'art de façonner le fer, génération après génération. Et lorsqu'est venu pour eux le temps de quitter la demeure ancestrale, ils sont partis conquérir les villages alentours, tissant maille après maille une chaîne de maîtres du feu étirée à travers l'Est lyonnais. Au XVIII<sup>e</sup> siècle leur empire familial s'étend sur Genas, Meyzieu, Saint-Laurent-de-Mure, Pusignan, Feyzin, Saint-Pierre-de-Chandieu... et Venissieux.

C'est en 1740 qu'un rejeton du clan arrive chez nous: Jean Picard, fils de Jacques. Pourtant le village ne manque pas de maréchaux-ferrants à l'époque. Entre Benoît Blajot et son frère maître Pierre, les Venissians savent vers qui se tourner lorsqu'ils sont en quête de fer. Hélas, les Blajot ont aussi un défaut: leurs femmes ne leur ont donné que des filles. Or pour manier les marteaux de la forge, il faut les bras d'un homme et non ceux d'une donzelle. C'est donc en courtisant une fille de Benoît Blajot, Marie, que Jean Picard prend pied à Venissieux. Pour s'attirer ses grâces, il lui a promis tous ses biens: 400 livres d'héritage paternel, 6 draps de lit, 24 chemises, 4 nappes, 4 serviettes et un coffre en noyer pour

renfermer le tout. De son côté, maître Blajot a ferré son futur gendre en léguant à sa fille la moitié de ses biens, et en permettant au couple de vivre sous son toit; mais en échange de sa générosité, les jeunes tourtereaux devront travailler avec lui en toute gratuité. La descendance de la forge est assurée, tout comme l'avenir de Jean Picard. D'abord à peine mieux considéré qu'un domestique, parce qu'entré en gendre dans la famille Blajot, Picard devient à son tour le maître des lieux lorsque son beau-père décède en 1749 et en fait son héritier universel.

Pendant quinze ans, jusqu'en 1755, Jean Picard va suer sang et eau sur son enclume et ses marteaux. Sa forge se dresse tout à côté de sa maison. Elle forme un petit bâtiment en pisé couvert d'un toit de tuiles creuses. Au fond trône le foyer, une plate-forme de briques haute comme les jambes d'un homme, et coiffée d'une hotte par laquelle s'échappe la fumée. Pour aviver la flamme, un grand soufflet de peau; il est actionné par une chaîne, qu'un fils de la maison tire du matin jusqu'au soir, ne perdant pas une miette des gestes de son père. C'est ainsi qu'il se forme au métier. En avant du foyer, deux ou trois enclumes de plus de cent kilos chacune reposent sur des billots de bois; sur elles le forgeron martèle le fer en fusion et le transforme en fers à cheval, en lames de couteaux, en limes, en pinces, en chaînes, en gros clous de charpente et en tous outils ou objets métalliques nécessaires à la vie de la campagne. Parfois, il lui arrive même de réparer l'horloge du village ou le pistolet d'un client de passage. Pour Picard, le fer n'a pas de secrets. Il forge ses propres outils, qui s'entassent par dizaines dans le moindre recoin de la forge, véritable capharnaüm auquel s'ajoutent encore des monceaux de charbon et de vieux fers qui l'alimentent en matières premières. L'encombrement est tel qu'à peine peut-on faire trois pas sans se cogner contre un objet rouillé ou noirci par la suie.

Pourtant, bien du monde se presse dans le royaume de Maître Picard. Entre les clients attendant d'être servis et les voisins venus profiter du foyer pour se réchauffer, sa forge ne dés-emplit jamais. On y discute comme femmes au lavoir, au point que c'est souvent ici que se fait la politique du village. Quant aux chevaux et aux bœufs, point question de les faire entrer à l'intérieur de l'atelier. Eux sont ferrés dans la rue, ou

*“lorsqu’il fait du mauvais temps ou de pluie, sous l’auvent et chappe qui est sur le devant de la maison dudit Picard”.* À cet endroit le forgeron soigne aussi les bêtes malades ou blessées; à force de les côtoyer, il a appris à panser leurs plaies, à les saigner et à les médicamenter. Ses talents de vétérinaire improvisé l’amènent aussi à réparer les hommes sans le sou. Potion de maréchal coûte moins que visite du médecin et vaut remède de cheval.

Arrivé à Vénissieux avec pour toute fortune un coffre en bois et de belles espérances, Jean Picard laisse à sa mort en 1755 plus de 2000 livres de biens. Il quitte ce monde en artisan aisé. L’aîné de ses fils, Benoît, lui succède à la forge en 1759, à l’âge de 19 ans. En 1763 le jeune Benoît se lance dans le commerce de mulets et de chevaux. Il commence d’abord *pianissimo*, en ne vendant qu’une ou deux bêtes par an, et passe bientôt à des troupeaux entiers. En 1770, alors qu’il n’a que 30 ans, sa réputation est telle qu’il devient l’homme de confiance d’un noble de Décines, Jean-François de Bovet. Le négoce de chevaux et l’intendance des biens de M. de Bovet le détournent de plus en plus de sa forge, tant et si bien que Benoît Picard abandonne le métier ancestral et passe définitivement du côté des marchands: en 1772, il loue son atelier à l’un de ses ouvriers, Jean Perret, et désormais *“ledit Piccard ne pourra tenir en aucune façon boutique de maréchal ny exercer ledit art a l’exception du pansement et operation qu’il pourra toujours faire valloir lorsqu’il sera requis”.* Par la suite, son mariage avec la veuve d’un riche boucher et le succès de ses affaires augmentent sa fortune. À 40 ans, il fait office de banquier auprès des paysans et investit quantité d’or en achetant à tour de bras des parcelles de terre. Le maître du feu est devenu l’un des hommes les plus riches et les plus influents du village.

Y a-t-il un rapport entre ce bourgeois du XVIII<sup>e</sup> siècle et le maire actuel d’une grande ville que vous connaissez bien? Pour le savoir, vous devrez poser la question à la principale intéressée! ©

ALAIN BELMONT

Sources et bibliographie: A. Belmont  
“Des ateliers au village. Les artisans ruraux  
en Dauphiné sous l’Ancien Régime”  
2 volumes publiés aux [Presses] Universitaires  
de Grenoble en 1998.